

C'est sur ce très médiocre livret dont la critique est inutile que M. Alfred Bachelet a composé une partition d'une puissance dramatique incroyable. Il a triomphé de tous les obstacles amoncelés sous ses pas. Il prend le spectateur à la gorge et ne le lâche plus, de la première note au dernier accord. Sa musique n'est pas d'une qualité bien rare. Elle est âpre, rêche, d'un style heurté et un peu agressif. Bref, théoriquement, rien, dans tout cet ouvrage, ne peut préparer le succès. Et le succès éclate, irrésistible. La salle est emportée sans défense dans un mouvement lyrique et dramatique qui a la violence d'un cyclone. Toutes les objections techniques disparaissent. Bachelet a un sens du théâtre qui lui permet de ne tenir aucun compte de nos goûts, de nos dégoûts et de nos préjugés. Il sait qu'il a pour lui la raison du plus fort. Il est, en effet, le plus fort. Rien ne peut lui résister.

Ce résultat est obtenu sans aucune concession ni au gros public ni aux délicats. Cette partition ne flatte personne et elle subjugué tout le monde. C'est un cas absolument unique dans l'histoire de notre théâtre lyrique moderne. J'ai, pour ma part, prédit trop souvent à la technique du drame lyrique actuel sa faillite prochaine, pour ne pas tenir à honneur de proclamer loyalement aujourd'hui qu'un homme comme Alfred Bachelet nous prouve que la force d'un tempérament l'emportera toujours sur la logique d'une théorie !...

ÉMILE VUILLERMOZ.

ISABELLE ET PANTALON (au Trianon-Lyrique), DE ROLAND-MANUEL.

Allons-nous assister à la renaissance de l'opéra-bouffe ? Je suis tenté de croire à la possibilité de sa résurrection depuis que j'ai entendu au Trianon-Lyrique l'*Isabelle et Pantalon* de M. Roland-Manuel. Il y a longtemps déjà que je n'ai pris pareil plaisir au théâtre, que je n'y ai ressenti une telle satisfaction, cette satisfaction que provoque toute œuvre parfaitement réalisée en son genre.

La musique de M. Roland-Manuel possède une qualité extrêmement rare : elle est gaie, spirituelle, gracieuse. C'est vraiment de la musique « légère », au sens exact de ce mot qu'on a détourné de sa véritable signification. J'ai entendu reprocher à *Isabelle* de n'être pas suffisamment « drôle », de ne pas provoquer le rire. Mais il me semble que le compositeur et le poète, Max Jacob, n'ont nullement prétendu nous faire rire et écrire des drôleries : la gaité, la bonne humeur, la grâce souriante peuvent être évoquées sans faire jaillir le rire. L'auditeur, charmé, se sent heureux, et cela suffit. Ce qui manque, peut-être, à cette musique pétillante d'esprit et qui témoigne en son auteur d'un métier parfait, d'un goût sûr et délicat et d'une riche invention, ce qui lui manque — c'est la spontanéité : elle est extrêmement cérébrale. Sous cette verve, sous cette grâce piquante on sent un certain parti-pris, une tension que ne connaissent pas les vieux maîtres du genre, lesquels péchaient plutôt par excès de facilité. M. Roland-Manuel sait toujours très bien ce qu'il fait ; il voit clairement son but et choisit avec soin les moyens propres à l'atteindre. La naïveté de ses prédécesseurs lui manque.

On peut s'en féliciter ou le regretter, mais, défaut ou qualité, c'est cette absence de naïveté et de laisser-aller qui, je crois, établira en premier lieu une distinction profonde entre le nouvel opéra-bouffe et l'ancien.

La musique d'*Isabelle et Pantalon* révèle certaines influences, entre autres — celle de Ravel ; on peut aussi y distinguer à l'analyse la présence d'éléments de styles différents. Les ensembles sont traités généralement dans la tradition du genre ; mais la ligne mélodique des airs se dégage de ces traditions et revêt un caractère beaucoup plus libre et capricieux. L'harmonie de certaines pages est extrêmement audacieuse, l'instrumentation emploie tous les procédés modernes et il y a dans la *sinfonia* qui sert d'ouverture des beuglements de cuivres qui font songer au jazz-band. Malgré cette diversité, l'œuvre de M. Roland Manuel porte un cachet très personnel et nettement caractérisé : ses divers éléments, harmonieusement fondus, forment un tout complet où règne l'unité, imposée par un ardent tempérament musical et une esthétique réfléchie et parfaitement déterminée.

L'orchestre, sous la direction de M. Caplet, fut excellent ; les chœurs — très corrects. M^{me} Evrard, dans le rôle d'Isabelle, nous charma par sa voix pure et flexible et sa silhouette gracieuse ; M. Marrio créa un Pantalon d'un grotesque hallucinant.

B. DE SCHLÖZER.

LES CONCERTS.

/// L' « HOMMAGE A GABRIEL FAURÉ ».

La Société Musicale Indépendante a donné le 13 décembre en première audition l'hommage musical à Gabriel Fauré composé par les sept élèves du Maître : Ravel, Florent Schmitt, Charles Koechlin, P. Ladmirault, Roger-Ducasse, G. Enesco, Louis Aubert et publié par la *Revue Musicale* en supplément de son numéro spécial Fauré (octobre 1922).

Tous ces morceaux ont été composés suivant l'antique usage sur le même thème formé par la traduction en notes des lettres du nom Fauré. Pourtant quelle extraordinaire variété dans ce recueil ! Il n'y a pas deux morceaux qui se ressemblent. Ce que Fauré a développé chez ses élèves, c'est le goût, c'est la sensibilité harmonique, l'amour des lignes pures, des modulations imprévues et chatoyantes, mais il ne leur a pas donné de recettes pour composer selon son style et c'est pourquoi ces sept excellents musiciens ont cherché et trouvé leur voie dans des directions différentes et souvent opposées. Leur commune vénération pour le vieux maître qui est l'honneur et la gloire de l'École française moderne et dont les dernières productions attestent la verdeur, n'en est que plus touchante et significative.

La délicieuse berceuse de Ravel jouée en perfection par M^{me} Jourdan-Morhange accompagnée par M^{me} R. Charpentier, obtint le plus vif succès. Ce thème imposé semble du pur Ravel et la manière dont l'auteur jongle avec lui, le tournant en tout sens avec une virtuosité sans égale, laisse toujours l'impression que rien n'est au monde plus simple et plus facile. M^{me} Fourgeaud-Grovez joua ensuite les pièces pour piano de manière éblouissante. Tour à tour on applaudit l'hommage de Georges Enesco aux rudesses savoureuses, celui de Louis